



Agnès Roche

Des vies de pauvres. Les classes populaires dans le monde rural

Presses Universitaires de Rennes, 2016, 340 pages

Cet ouvrage est issu d'une recherche sur la pauvreté menée de 2011 à 2013 dans les campagnes du Puy-de-Dôme. L'observation d'interactions avec les assistantes sociales du Conseil général et de la MSA a en effet servi de porte d'entrée pour interroger des usagers réguliers des services sociaux. 110 personnes ont été longuement interviewées, hommes et femmes à parité - 12 « jeunes relégués », 21 « retraités modestes », 33 « travailleurs pauvres en galère et éclopés de la vie » et 44 « paysans » -, dans quatre territoires aux profils contrastés, plus ou moins pauvres ou « attractifs », plutôt orientés vers l'élevage ou vers les grandes cultures (Livardois, Combrailles, Sancy et Limagne). Le guide d'entretien visait à aborder différents thèmes, sans ordre préconçu : les parents et grands-parents, le parcours scolaire et professionnel, la situation matrimoniale, les ressources du ménage, etc.

L'ouvrage prend pour point de départ une définition monétaire de la pauvreté. « Être pauvre, c'est avoir peu » et les classes de revenu dessinent, par paliers, des classes ou des catégories sociales bien distinctes (classes populaires, classes moyennes et catégories aisées). La première partie (pp. 39-278) réorganise le matériau recueilli en une centaine de courts portraits qui « essaient de rendre compte de l'histoire de la personne et de sa situation présente », en recherchant « la variété des individus, des situations et des trajectoires ». Chaque texte se lit rapidement et fournit une variation par rapport aux cas voisins. Le portrait basé sur un récit de vie permet de restituer, de l'intérieur, des existences et des trajectoires à la fois précaires et surdéterminées par leurs conditions sociales. La seconde partie, bien plus courte (pp. 279-319), dégage des grilles de lecture et établit des ponts entre les éléments présentés dans la première partie et d'autres travaux menés, en France, sur les classes populaires. Elle revient ainsi sur les différentes

catégories (jeunes, retraités, précaires, paysans), avant d'analyser transversalement « les mécanismes de la domination et de la reproduction ».

Les portraits des « jeunes relégués » donnent souvent à voir des enfances difficiles, exposées à une violence crue (viols, passages à tabac) ou tournée vers soi-même (auto-mutilations, alcoolisme et addictions, etc.). Ces jeunes se mettent en couple et ont des enfants très tôt, et « les problèmes semblent déjà se reproduire ». L'entrée dans l'âge adulte se fait sans grande motivation, que ce soit dans le domaine des études ou du travail. « On imagine mal comment » la douzaine de jeunes interviewés « va pouvoir se sortir de la précarité banalisée ». De même, pour les travailleurs pauvres, « éclopés de la vie », atteints par une maladie grave et handicapés, dépressifs, dépendants de l'alcool ou des drogues, etc. Avec les retraités pauvres, « pauvres devenus vieux », « la lecture des transcriptions d'entretien laisse une impression de résignation, d'acceptation du destin, et les moments heureux semblent absents ».

Dans cette litanie de misères, le chapitre consacré aux portraits d'agriculteurs, intitulé « La fin des petits paysans », est sans doute le plus équilibré et le plus intéressant. Il établit une typologie à partir de « deux points capitaux » explicités dans la deuxième partie de l'ouvrage : l'héritage et la modernisation. D'une part, « hériter de beaucoup, ou de peu, voire de rien (...) est un élément qui oriente la suite de l'histoire d'un paysan ». D'autre part, s'intéresser à la façon dont celui-ci « envisage et réalise concrètement la modernisation de son exploitation » permet de saisir des dimensions plus subjectives, telles que la motivation et l'intérêt pour le travail, les aspirations, les choix d'investissements, etc.

Le premier sous-groupe est celui des producteurs « en sursis », qui « vivent sur de petites exploitations », « héritiers vieillissants, condamnés à disparaître », sans repreneur dans la famille. Tel est le cas de Louis, 57 ans, 7 hectares, des problèmes de santé, et célibataire. Ou de Laurence, installée dans les années 1990 sur 10 hectares de Limagne hérités par son mari. Cet apport n'est pas suffisant et les terres sont trop chères, dans la région, pour atteindre une taille critique en le complétant par la location. Deuxième catégorie, les « agriculteurs en survie » ont hérité d'exploitations de taille moyenne, difficiles à moderniser. Ils font des choix discutables, n'investissent pas sur du matériel de traite, par exemple, ou au contraire se suréquipent en espérant rester compétitifs. Un « grain de sable » peut venir gripper leur trajectoire déjà fragile : problème de santé, placements peu judicieux, etc. Enfin, un troisième profil est constitué par des « non-héritiers, souvent militants qui ont choisi d'être paysan ». Ceux-ci « ont parfois mal estimé les chances de succès de leur entrée dans l'agriculture », et comme les autres, peuvent en concevoir certaines rancœurs (contre la PAC, les SAFER, les syndicats agricoles, etc.) qu'ils tiennent pour responsables, au moins en partie, de leurs difficultés.

Vu l'effort nécessaire pour réaliser de nombreux entretiens approfondis, on peut regretter que l'auteure n'ait pas complété son tableau en interrogeant d'autres agriculteurs (ceux qui ne se présentent pas aux guichets sociaux), et ce d'autant plus qu'elle souligne la continuité des situations entre les in et les out. Mais à quoi bon ? « Beaucoup d'agriculteurs ne comprennent rien au système agricole et se sentent complètement dépassés », affirme-t-elle. Les mécanismes de renouvellement (et d'éviction des exploitations en dessous d'un certain seuil de viabilité) opèrent à un autre niveau, supra-individuel et macro-historique, que des méthodes recourant aux statistiques et à la modélisation éclaireraient mieux. Quand Agnès Roche entreprend d'analyser la contribution des institutions (école, famille, travail social) aux situations de domination et à la reproduction, elle fait d'ailleurs surtout référence à des travaux s'appuyant, eux, sur des

traitements quantitatifs et portant sur d'autres terrains que la pauvreté zones rurales.

L'école apparaît alors comme un lieu, sinon un outil, de « tri social » où l'orientation en filière professionnelles opère « naturellement » mais efficacement, à coup de violences symboliques. La famille, elle, est un facteur de dérèglement des trajectoires, mais aussi un filet de sécurité, grâce aux relations d'entraide. Ce type de constats et d'analyses est aujourd'hui très familier. Il mérite sans doute d'être réitéré, mis à l'épreuve des nouvelles conditions sociales (multiplication des SDF dans les années 1990, ou actuellement, débat sur la relégation dans une « France périphérique »), etc., mais s'agissant de son ambition de mieux connaître les milieux populaires en zones rurales, on peut donc penser que le livre tient surtout ses promesses dans sa partie documentaire, pourtant assez anecdotique.

De plus, parler de « classes populaires » ne va pas de soi. L'auteure cite à ce propos Olivier Schwartz, soulignant qu'« il est absolument nécessaire que la recherche montre empiriquement que les sujets qu'elle étudie sont effectivement placés dans des conditions économiques et sociales dominées et que leurs modes de vie, leur manière d'être révèlent des formes de séparation culturelle » ». Au-delà de la mise en lumière de situations de décrochage et de relégation dans un état stationnaire, irrémédiable, qu'on peut éventuellement qualifier de « misère de condition », l'ouvrage ne semble pas apporter une démonstration de ce type. Dans les trajectoires esquissées par les portraits de pauvres, le hasard des rencontres, des problèmes de santé, les goûts et dégoûts personnels (pour les études, le travail, etc.) semblent jouer un rôle plus important que la position dans les rapports de production. De plus, « la dimension culturelle de la pauvreté n'a pas été abordée » et l'ouvrage ne dégage pas clairement des styles de vie ou un habitus de classe lié à cette position fantôme dans les rapports sociaux. Là encore, il aurait été utile d'ouvrir l'enquête au-delà de l'échantillon spontané constitué par les guichets sociaux.

Malgré un certain misérabilisme, Des vies de pauvres demeure une contribution intéressante à la sociologie rurale. L'auteure souligne à juste titre la rareté des travaux sur ce sujet. La partie documentaire donne accès à des réalités souvent méconnues des décideurs publics, souvent issus de milieux plus favorisés. Bref, cet ouvrage a le mérite de révéler la part souvent invisible de la France des campagnes.

Florent Bidaud
Centre d'études et de prospective
MAA
florent.bidaud@agriculture.gouv.fr